6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité

DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : A LILLE . . N° 1.02 — A ROUBAIX N° 3.28 — A LENS . . N° 1.02

ABONNEMENTS	3 mois	6 mois	1 an
Nord et Départements limitrophes	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste.

NUMÉRO 5 CENTIMES

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Étranger.

Dimanche 29 Mai 1910

LIRE AUJOURD'HUI EN DEUXIEME PAGE

Notre nouveau feuilleton

PAUVRES PETITS

par Jules LERMINA

UNE GRANDE RÉPUBLIQUE

Sœur

Une grande République, notre cadette, fête en ce moment même, par des réjouissances d'un somptueux éclat, le centenaire de son indépendance. Le délégué de la France, mon ami Pierre Baudin, sénateur, ancien ministre, n'a pas eu de peine à faire ressortir, dans un magistral discours, les liens multiples qui nous unissent à cette sœur latine, fière de son développement prodigieux, de sa prospérité, de l'épanouissement de sa jeunesse.

Il y a cent ans que le pronunciamiento du 25 mai 1810 a tranché les liens qui unissaient la vice-royauté du Rio de la Plata à l'Espagne. L'avènement au trône d'Espagne de Joseph Bonaparte, l'abdication de Ferdinand VII furent les causes apparentes de cette sécession. Mais les raisons profondes et déterminantes, il faut les chercher ailleurs. Les doctrines de la Révolution française avaient depuis vingt ans conquis peu à peu toutes les possessions espagnoles d'Amérique, tenues pour l'Espagne sous un régime de contrainte morale qui enlevait aux colons toute liberté, enchaînées par un régime colonial absurde qui permettait à la mère patrie de tirer de ses possessions d'immenses richesses, sans rien leur donner en échange.

C'est la Déclaration des Droits de l'Homme qui, dans toute l'Amérique méridionale et centrale, a été l'évangile et la charte des héros qui ont lutté pour l'indépendance.

Déchirée pendant un demi-siècle par de sauvages luttes intestines, par des querelles intérieures féroces, l'Argentine est brusquement entrée, dans le dernier tiers du dix-neuvième siècle, dans une phase de calme absolu et de développement magnifique.

Elle est une des nations qui, dans les conférences de La Haye, affirmèrent avec la plus de netteté leur volonté de voir tous les conflits résolus par la voie de l'arbitrage. Jamais, pour ma part, je n'oublierai l'ardeur et la fougue de l'appel à la paix universelle que faisait à toute la vieille Europe, à la France républicaine, dans la réunion où nous avions convoqué tous les délégués des deux Amériques à La Haye, il y a deux ans, l'éloquent délégué de la jeune Argentine.

Elle ne recherche plus des alliances pour combattre ses voisins, mais des traités de commerce pour augmenter sa puissance économique, accroître son crédit, développer sa civilisation.

⁂

Ce développement a été prodigieux.

L'Argentine est en train de devenir un des plus grands pays producteurs de blé du monde. Elle a exporté en 1908 plus de 3 millions de tonnes, et cette exportation augmente maintenant de 500.000 tonnes par an. Ces céréales, un sixième à peine du territoire les a produites ; tout le reste est encore en friche. C'est dire tout ce qui pourra sortir du sol de l'Amérique méridionale lorsqu'il sera tout entier mis en valeur.

L'industrie nationale par excellence, l'élevage, a été modifié suivant des procédés scientifiques. Le pittoresque a perdu sans doute à voir disparaître les hardis « gauchos » galopant au travers de la Pampa, à la poursuite d'immenses troupeaux à peu près sauvages. Soigneusement sélectionné et amélioré, le bétail vit et s'engraisse prosaïquement dans des enclos, en attendant son envoi dans des usines ultra-modernes, d'où il sortira sous forme d'extraits de viande, de conserves, ou de produits frigorifiés.

Les chemins de fer, inexistants pour ainsi dire il y a trente ans, sont aujourd'hui, aux environs de Buenos-Ayres, d'une densité comparable à celle de beaucoup de régions françaises.

Pour marquer l'importance prise dans le commerce mondial par le pays qui fête aujourd'hui son indépendance, il n'est besoin que d'un chiffre :

Son commerce extérieur était en 1861 de 37 millions de pesos ou dollars. Il a été en 1909 de 700 millions, un peu plus de 3 milliards de francs.

⁂

Nous ne pouvons que nous réjouir de cette incroyable prospérité.

La population argentine est surtout composée d'Italiens et d'Espagnols. Mais elle compte aussi nombre de Français, de Basques en particulier. Et à côté des masses anglo-saxonnes, ou imprégnées d'esprit anglo-saxon, qui grandissent dans le monde, il est réconfortant de voir le développement magnifique de collectivités latines. Sans blesser la susceptibilité nationale de l'Espagne, du Portugal, de l'Italie, nous pouvons revendiquer le titre de sœur aînée pour toutes les nations latines. Nous sommes certains que, partout où ils se trouvent dans le monde, les Latins considéreront toujours la France comme leur commune patrie, et Paris comme le centre de culture et de pensée où ils viendront se perfectionner au contact d'une civilisation supérieure, mais voisine de la leur.

Partout où une nation latine grandit et prospère, la France, la France moderne et républicaine, remporte une victoire.

Nous avons à Buenos-Ayres de gros intérêts matériels ; d'énormes capitaux français sont engagés dans ce pays ; les chemins de fer, les ports de la Plata ont été pour une large part construits par nos ingénieurs ; notre commerce d'importation et d'exportation, sans atteindre le chiffre qu'il pourrait et devrait avoir, occupe un rang honorable.

Mais nous sommes surtout, et ce doit être notre ambition de devenir de plus en plus, à Buenos-Ayres, les maîtres de la pensée argentine s'acheminant vers la haute culture, les conseillers qu'on écoute, les artistes dont on s'inspire.

Des conférenciers français — il y a quelques mois c'était Anatole France — ont reçu là-bas un enthousiaste accueil. Lorsqu'il s'est agi de donner à Buenos-Ayres l'allure d'une grande capitale, de l'embellir, c'est à des architectes français que le gouvernement argentin s'est adressé. Tout le monde s'accorde pour affirmer qu'ils n'ont pas démérité de la confiance qu'on avait mise en eux.

Il faut faire plus.

Un des grands phénomènes sociaux du vingtième siècle sera, à n'en pas douter, le développement économique de l'Amérique du Sud, faisant suite au prodigieux mouvement qui, au dix-neuvième siècle, a fait de l'Amérique anglo-saxonne ce qu'elle est aujourd'hui. L'Argentine prendra sûrement la tête de ce grand mouvement d'expansion [illegible] redoutent, mais qu'il faut envisager et prévoir.

Efforçons-nous d'attirer à nous l'élite intellectuelle de ce pays, de tous ces pays de même race, dotés des mêmes institutions politiques que nous. Par-dessus tout, il nous faut faire la conquête de la jeunesse, attirer à nous les étudiants de cette Amérique latine qui, aujourd'hui, s'applique presque exclusivement à [illegible] qui demain voudra [illegible] le domaine des sciences et des arts la place qui doit revenir à son jeune génie, issu des plus vieilles civilisations du monde, mais fécondé et [illegible] par l'ardent soleil, par le sol vierge et fécond des terres nouvelles.

Mais ce n'est pas tout d'attirer en France l'élite intellectuelle de ces nations qui bouillonnent d'ardeur et rêvent d'égaler bientôt, dans tous les domaines, leurs aînées. Il faut encore là-bas, en Argentine, au Chili, au Brésil, encourager et favoriser les initiatives des bons Français qui luttent pour l'extension de notre culture, de notre langue et de nos arts. Il y a quatre ans à peine que, sur la proposition de Gervais et de [illegible], un crédit de quelques milliers de francs a été inscrit au budget des affaires étrangères pour venir en aide aux [illegible] françaises d'Amérique. Mais, [illegible] en tant d'autres domaines, [illegible] est [illegible] 400 francs au collège [illegible] de Buenos-Ayres, [illegible] annuellement [illegible] l'Allemagne 100.000 [illegible].

L'Amérique latine peut, il faut [illegible] être un champ d'expansion [illegible] pour la pensée et l'influence françaises, aussi bien qu'un terrain fécond pour notre industrie et notre commerce.

Mais, aussi bien pour le gouvernement que pour tous ceux qui agissent et qui pensent dans notre pays, le devoir s'impose de considérer les républiques sud-américaines à leur juste valeur.

Il ne tient qu'à nous d'y jouer, dans tous les domaines, un rôle prépondérant et d'attirer dans notre orbe, par le rayonnement et l'effort de notre génie national, voisin du leur, toutes ces jeunes nations, hier infimes et pauvres, demain puissantes et riches, nos sœurs latines et nos sœurs républicaines.

A. MESSIMY,
Député.

Hier & Aujourd'hui

Hygiène et Discipline

Nous ne sommes pas antimilitaristes ; nous avons combattu aussi énergiquement que qui que ce soit les folies Hervéistes. Nous avons donc, dès les premières dépêches, suivi avec attention l'acte d'indiscipline des réservistes de Nîmes. Avant de nous prononcer, nous avons attendu l'enquête et nous avons eu parfaitement raison.

Le maire de Nîmes avait télégraphié au ministre de la Guerre, à la veille de la convocation des réservistes pour une période d'instruction, que le camp de Massillan était inhabitable. Les orages qui avaient sévi sur la région avaient transformé le camp en un marécage pestilentiel. En même temps, des locaux en ville, pour le logement des appelés, étaient mis à la disposition des autorités militaires.

Que fait le ministre ? Rien. Les réservistes arrivent au camp, trempés en route, ils ne trouvent en arrivant que des paillasses humides, ils pataugent dans un bourbier... on sait le reste.

Le ministre de la guerre, le général Brun, prétend qu'il n'a pas eu connaissance de la dépêche de M. le maire de Nîmes. Peut-être était-il trop absorbé par l'étude de formes nouvelles de chapeaux, pour que ses chefs de cabinet aient pu la lui communiquer ?

Mais, qui donc en dehors de lui, a pu se permettre de répondre, en son nom, que rien ne serait changé aux dispositions déjà arrêtées ? que l'on songe qu'il s'agissait de la santé d'un millier de réservistes.

Un journal, qu'on ne taxera pas d'anarchie, « Le Siècle », disait à ce propos : « Du fond » d'un fauteuil confortable, bien à l'abri de » la pluie et du vent, un quelconque géné- » ral d'antichambre se permet d'envoyer » avec la plus parfaite indifférence un millier » d'hommes à la maladie et à la mort !

» Ceci explique cela. La brutalité de l'or- » dre ne justifie pas, mais explique la bru- » talité de la rébellion. Il faut une bonne » fois en finir avec ces mœurs de vieille sol- » datesque et de généraux fainéants. »

Au camp du Ruchart, près de Tours, même incurie, même négligence. Les réservistes des 232e et 277e pataugent dans dix centimètres d'eau sur un sol argileux et compact. Ceux-ci ont écrit directement au ministre, sans se soucier de « la voie hiérarchique » et c'est encore là un manquement à la discipline. S'ils s'étaient adressés à leur colonel, sûrement la pétition n'eut pas dépassé son bureau ; envoyée au ministère, arrivera-t-elle au ministre ? Non, fort probablement : « de minimis non curat... notre ministre ne s'occupe pas de pareilles vétilles ».

En attendant, les réservistes écrivent avec raison : « Pensez qu'une fois notre période finie, notre devoir est de veiller au bien-être du foyer, que des êtres chers nous attendent et nous veulent en aussi bonne santé au retour qu'avant notre départ ».

Des réservistes de Nîmes ont été punis... s'il existe vraiment une justice dans l'armée, que l'on frappe impitoyablement les vieilles badernes responsables de l'envoi de militaires dans de pareils campements.

G. DESMONS.

CHRONIQUE

LE DESTIN

C'était bien Darbel, mon ami d'enfance, que je revoyais là, assis au fond de ce café où le désœuvrement m'avait poussé, ce soir d'hiver et de pluie. Je l'observais attentivement. Il ne lisait pas ; il semblait obsédé d'une idée fixe. Le front barré de rides, le regard plein de fièvre, j'avais eu quelque peine à le reconnaître, tant il avait changé depuis près de vingt ans que les hasards de l'existence nous avaient séparés. Au lycée de Nantes, où nous avions fait nos classes, Darbel était un écolier tranquille et bûcheur, une de ces natures douces, sereines, passives, incapables de révolte ou de passion et dont la vie entière semble devoir s'écouler comme un ruisseau limpide qui serpente sans rencontrer d'obstacle.

Aussi étais-je étonné de cet air anxieux, de ce visage pâle et intense, comme chargé de trop d'expression, que je ne lui avais jamais vu.

— Pardon, dis-je, n'êtes-vous pas M. Pierre Darbel ?

Il me considéra un moment avec inquiétude et comme fâché d'avoir été interrompu dans le cours de ses pensées ; puis, me reconnaissant :

— Ah ! c'est toi !... Quelle rencontre et dans quel moment !... Si tu savais !... Mais viens, sortons, je ne puis te parler, ici, il faut que nous soyons seuls !... J'ai des choses graves, très graves à te confier et qu'il me serait impossible de confier à un autre qu'à toi, qui fus mon meilleur ami... Je traverse une crise affreuse, je suis perdu !... Tu vas me juger sévèrement, me condamner, sans doute me mépriser...

J'[illegible] :

— Voyons, du calme. Si ta situation est grave, il faut l'envisager avec sang-froid. Qu'est-il arrivé ?...

Il [illegible] les yeux pour dire :

— Eh bien, voilà... j'ai volé.

— Toi !...

— Oui.

— Et qu'as-tu volé ?

— De l'argent.

— Combien ?

— Quarante mille francs... que je ne puis restituer, et quand ce vol sera découvert, on me traînera aux assises, je serai condamné, déshonoré... Un miracle seul pourrait me sauver... Il faudrait que je trouve cette somme, quarante mille francs.

— Ta famille...

— Je n'ai plus qu'un frère, qui n'est pas à Paris et qui, d'ailleurs, est pauvre... Tu vois, je suis perdu !

— Et qui as-tu volé ?

— Mes patrons... Ils ne savent rien encore, ne se doutent même de rien... Ils ont tant de confiance en moi !... Voilà dix ans que je suis dans cette maison et, pendant dix ans, je n'ai pas mérité un reproche... A la fin du mois, dans huit jours, les comptes seront vérifiés, tout sera découvert, il faudra que j'avoue...

J'interrogeai :

— Comment as-tu pu faire cela, toi que j'ai connu si honnête, d'une probité si scrupuleuse, d'un tempérament si calme ?

— Oui, en apparence, dit-il... Avec ce tempérament là on ne fait pas de petites fautes, on n'en fait que d'irréparables.

Alors, tout d'un trait, il me conta son histoire, l'histoire atroce, bête et commune qui justifie toujours le vieil aphorisme des policiers : cherchez la femme.

A trente ans, il n'avait pas fait encore une bêtise. Et tout à coup, une grande passion, un vent de folie avait soulevé cette âme neutre, paisible comme une eau stagnante... Elle ne l'aimait pas, parce qu'il l'aimait trop peut-être, et la femme qui n'aime pas a toutes les exigences, toutes les tyrannies. Pour elle, pour satisfaire ses caprices, ses goûts de luxe, il avait fait des dettes, joué, perdu aux courses et il en était venu, sous le fouet du besoin, à puiser dans la caisse, timidement d'abord, puis à pleines mains.

— Alors, que vas-tu faire ? demandai-je.

— Ma résolution est prise, me déclara-t-il brusquement. Voilà : il me reste sept mille francs, je les ai là, je pars, ce soir, pour Monte-Carlo... Je gagne ou je perds... Si je perds, demain, à pareille heure, ma destinée sera faite, je n'existerai plus.

— Voyons... voyons, balbutiai-je, sans pouvoir dire autre chose, sentant l'inutilité des conseils et regrettant même, maintenant d'avoir retrouvé, après vingt ans, mon ami neurasthénique aigu, fou, désespéré, voleur !...

— Veux-tu me rendre un service me dit-il.

— Un service, répliquai-je... Si je pouvais, mais...

— Accompagne-moi à Monte-Carlo.

— T'accompagner, repris-je, à quoi cela te servirait-il ?

— Tu me réconforterais, m'assura-t-il, Seul, je serais trop agité, trop nerveux, je perdrais sûrement... Ta présence fera que je jouerai avec plus de sang-froid ma dernière chance.

— Mon ami, tu comprends que ces sortes d'émotion...

— Eh bien, tu n'entreras pas dans la salle de jeu, tu m'attendras dehors... Allons viens je veux que tu viennes... Je t'en prie, au nom de notre vieille amitié...

Une heure après, nous filions vers la Côte d'Azur.

⁂

Comme tous les joueurs, Pierre Darbel était superstitieux.

— J'ai eu, tout le long du trajet, de bons et de mauvais pressentiments, m'avoua-t-il, quand nous fûmes à Monte-Carlo. J'ai passé par des alternatives d'exaltation et de défaillance... Tout à l'heure, ça n'allait pas, je me suis senti perdu et je tendais mon énergie vers l'instant du suprême courage qu'il faut pour presser la détente d'un revolver sur sa tempe... Maintenant, je ne sais pourquoi, j'ai confiance...

Pourtant, il était très pâle. Je l'étais aussi.

— Attends-moi au café de Paris, me dit-il.

Et, regardant sa montre :

— Il est midi... Si à deux heures et demie, tu ne me vois pas reparaître, tu comprendras.

Sur ces mots, il me quitta. Je le vis pénétrer dans les salles de jeux, d'un pas ferme et lent, et les mains dans les poches. Vraiment, en cette minute, il me parut très crâne : il se comportait en beau joueur, il remontait un peu dans mon estime.

Cependant, j'allai l'attendre au lieu où il m'avait donné rendez-vous. Je pris un journal et m'installai dans un coin du café. Mais je ne pouvais lire. Mes yeux fixés sur le cadran de la pendule regardaient avec angoisse tourner les aiguilles... Deux heures et demie, trois heures moins le quart ! Il ne venait toujours pas. Par instants, croyant l'apercevoir de loin, je sursautais... Non, ce n'était pas encore lui ! A trois heures, je commençais à perdre tout espoir, lorsque, soudain, il parut, le visage clair et souriant.

— Pardon de t'avoir fait attendre, me dit-il, je suis en retard d'une demi-heure.

— Qu'importe ! m'écriai-je... Gagnes-tu ?

— Oui... sans quoi, je ne serais pas ici.

— Et combien gagnes-tu ?

— Près de cinquante mille francs, exactement huit mille francs de plus qu'il ne me fallait pour liquider ma situation... Ils sont là... Il me semble que je rêve.

Et il me conta en détail toutes les péripéties de sa lutte contre la roulette. D'abord, il avait perdu, et c'était à son dernier billet de cinq cents que la veine s'était déclarée, foudroyante et qu'il avait amassé cette somme énorme. Il était tombé sur une passe de douze, jouant en désespéré, risquant chaque fois le tout pour le tout, laissant grossir le tas devant lui jusqu'à ce qu'il eut atteint près de cinquante mille francs...

Enfin, il s'était sauvé, après avoir passé par des émotions terribles.

Il reprit :

— Pourquoi ne resterais-tu pas ici deux ou trois jours ? Tu visiterais en courant la Côte d'Azur, que tu ne connais pas... C'est aujourd'hui mardi, n'est-ce pas... Eh bien, samedi soir, à sept heures, rendez-vous à Paris au café [illegible] où nous nous sommes retrouvés, est-ce entendu ?

— Oui, dis-je en riant. Mais je veux être à bord te voir partir. Je ne serai rassuré à ton sujet que lorsque le train t'aura emporté... Et dès ton arrivée à Paris, hein ! pas de bêtise ! commence par régler la caisse.

— Sois tranquille... Ah ! que nous dépendons de peu ! ajouta-t-il songeur, — une bille qui s'arrête un dixième de seconde plus tôt ou plus tard, c'est assez quelquefois pour fixer notre destin.

— Ton heure n'avait pas encore sonné... Moi aussi, je crois un peu au destin.

Sur ces mots, nous nous séparâmes. Je vis le train filer, puis s'enfoncer, sous un tunnel. Je restai seul.

Menton, Nice, Cannes, Saint-Raphaël, Hyères — en trois jours, je parcourus la Côte de lumière et d'azur ; puis, à mon tour, je rentrai à Paris et, le samedi suivant, j'étais là, au café du Rocher, attendant Darbel qui n'arrivait pas. Son retard commençait à m'inquiéter, car il eut oublié notre rendez-vous. Un instant, toutes les suppositions hantèrent mon esprit. Enfin, à neuf heures, certain qu'il ne viendrait plus, je résolus d'aller chez lui. J'éprouvais ce malaise moral qui, chez certaines natures, est le symptôme de quelque événement fâcheux.

Je m'adressai au concierge.

— Monsieur Darbel, s'il vous plaît, quel étage ?

— Monsieur Darbel... C'est monsieur Darbel que vous demandez ?

— Mais oui, lui-même, répris-je étonné de cet étonnement.

— Vous ne savez donc pas ?... Vous n'avez pas lu les journaux ? Monsieur Darbel est mort... il s'est suicidé.

Je restai suffoqué.

— Comment ?... Que me dites-vous ? balbutiai-je enfin.

— Oui, il s'est suicidé, répéta le concierge... parce qu'il avait perdu au jeu, à Monte-Carlo, même l'argent qui ne lui appartenait pas, l'argent de ses patrons, plus de quarante mille francs, à ce qu'on raconte... Un garçon perdu par les femmes et qui a causé bien des ennuis à tout le monde...

— Mais il avait gagné ! m'écriai-je.

— Mais non, il avait perdu, sans quoi il ne se serait pas suicidé, ça se comprend.

Et sur ces mots mon homme rompit brusquement l'entretien.

Un instant, mon esprit troublé par un dénouement si inattendu s'égara dans toutes les hypothèses. L'expérience a beau nous démontrer que l'imprévu seul arrive ici-bas, on n'en demeure pas moins surpris et comme désorienté, lorsqu'il dérange tous nos calculs et tous nos projets, lorsqu'il nous frappe au cœur sans crier gare !

Que s'était-il donc passé ? Je ne l'appris que plus tard.

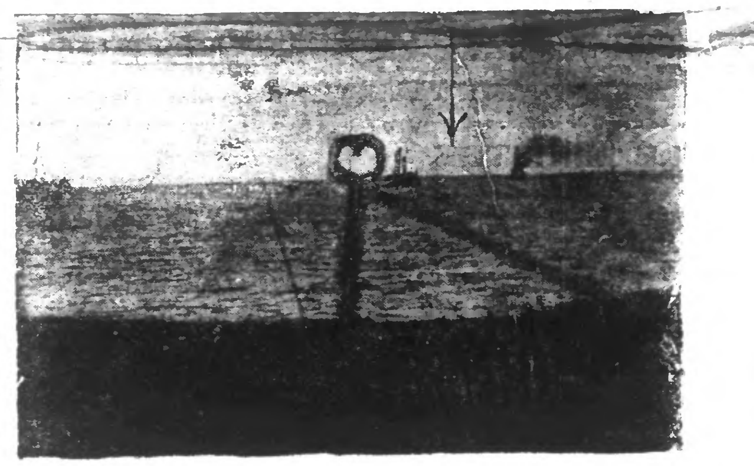
En deux mots, voici — car cette histoire est déjà longue pour ce qu'elle contient — De Monte-Carlo à Nice, mon pauvre ami Darbel avait voyagé avec deux charmantes personnes. « Quand on a tant de chance, lui avaient-elles dit, on ne s'en va pas, on en profite ». Il n'en faut pas davantage pour convaincre un joueur ! Darbel s'était arrêté à Nice, il y avait passé la nuit. Le lendemain revenu à Monte-Carlo, il reperdait tout ; et, rentré à Paris... Vous savez le reste.

A quoi tient donc une vie humaine ! Un rien, une rencontre, un mot, un geste ; le fait le plus insignifiant en apparence, comme de monter dans un compartiment plutôt que dans tel autre, c'est assez quelquefois pour changer le cours d'une existence et fixer à jamais notre destinée !...

Paul BRULAT.

La Catastrophe du « Pluviôse »

Après avoir surmonté des difficultés sans nombre les scaphandriers ont réussi à atteindre le submersible et à ramener son pavillon. — Le ministre de la marine et M. Chéron quittent Calais. — Notre interview du sous-secrétaire d'Etat. — Comment se fera le renflouement. — On estime qu'il faudra huit jours pour demander son secret au cercueil d'acier.



ON RECHERCHE LE « PLUVIOSE »

Le submersible coulé à pic se trouve par 17 mètres de fond à l'endroit indiqué par la flèche ; approximativement entre les deux petites barques chargées de convoyer les scaphandriers.

(De notre envoyé spécial)

Calais, 28 mai. — Les deuils les plus grands ne sont pas gardés longtemps. Il a lui aujourd'hui d'un beau soleil illuminant la mer et la ville, donnant à toutes choses un air de fête, pour transformer aux yeux du public ces allées et venues de navires en évolutions d'escadrilles de plaisance.

A la tristesse réelle de tous hier a succédé, par réaction, sinon une allégresse du moins une sérénité qui étonne si l'on fait un effort de pensée pour songer que là-bas en rade il y a réellement vingt-sept cadavres emprisonnés dans leur sépulcre d'acier.

Aux environs de la gare maritime les déplacements du ministre attirent une petite foule paresseuse de flâneurs.

Sur l'eau resplendissante du chenal glissent remorqueurs et torpilleurs arborant des pavillons tricolores. Les hommes s'activent en échangeant des « lazzis ». Les journalistes à qui on a bien voulu offrir le passage à bord du « Tourbillon », contre-torpilleur, amusent par leurs gaucheries d'embarquement les « cols bleus » aux rires d'enfant...

Et la pensée obsédante des sinistrés semble s'effacer, disparaître comme les brumes du matin sur la haute mer. Mais ce n'est là qu'impression « d'à-terre ».

On reprend à la mer le pavillon du « Pluviôse »

Pour sentir comme le sinistre avait encore gardé toute sa pesante horreur il fallait aller en mer.

Ce matin j'allais revoir là-bas, au large de la côte, le groupe de navires qui garde le corps mort.

Un nouvel arrivant était venu grossir le groupe.

C'est le « Loiret », bateau transport de Cherbourg qui s'amenait encore avec des agrès, des chaînes, des outils de recherches.

J'ai vu flotter là, ces étranges choses qu'on appelle des docks flottants. Ce sont comme de vastes radeaux entourés sur les côtés de hautes parois. On y glisse les navires avariés en mer pour les y mettre sur cale et les ramener ainsi, comme en boîte, au port.

Toute la nuit on a travaillé autour de ces monstres de fer assoupis maintenant sur les eaux.

Ce fut le spectacle singulier des projecteurs électriques argentant les vagues, éclairant le flanc du ponton « Girafe » d'où descendaient des scaphandriers.

Le labeur pénible de ces derniers ne fut pas sans résultat.

Descendus avec des lampes à incandescence, spéciales à ce genre de travaux, deux scaphandriers suivirent le cordage qu'on avait pu fixer hier aux flancs du submersible.

Grâce à ce fil d'Ariane ils purent atteindre sans trop chercher la carcasse du navire échoué au fond de l'eau et mettre à profit la demi-heure d'accalmie que laisse aux courants la basse-mer.

L'un de ces scaphandriers persistant avec un héroïsme dans son travail, en s'orientant parmi l'ombre épaisse des ondes, à la lueur pâle de sa lampe, parvint à gagner l'arrière du « Pluviôse ».

Il vit alors le pavillon national qui flottait au gré des lourdes eaux parmi les algues.

Sous la carapace du scaphandrier, le soldat sentit un frémissement de joie. Il tenait le pavillon arraché à ses frères par la mer, l'ennemie féroce.

Il arracha du mât l'étoffe tricolore et, de son allure formidable de crustacé, il regagna par son échelle le ponton « Girafe » au moment où les courants reprenant de vigueur allaient rendre à nouveau toute recherche impossible.

Sur le pont de la « Girafe », ce furent presque des larmes parmi tout l'équipage quand le scaphandrier eut livré la glorieuse chiffe qui représentait pour ces matelots l'honneur de la marine et pour ainsi dire l'âme française du « Pluviôse » englouti.

On attache un «filin» à l'épave

Un autre scaphandrier se livra dans la même heure nocturne à un travail moins sensationnel sans doute que celui de son camarade mais plus utile.

Il alla attacher un filin, — c'est à dire câble d'acier, — à une des boucles de sauvetage du Pluviôse.

On dira que cette nouvelle a déjà été donnée hier.

Mais il parait qu'hier ce n'était pas filin mais un simple cordage. Il convient dire que ces histoires de « filin » colportées par les uns et les autres ont été jusqu'ici plus que suspectes.

Il se créa une sorte de légende autour des filins du submersible et si bien même, que M. Chéron nous annonçait vers onze heures qu'on avait pu amarrer ainsi le « Pluviôse ».

Quelques minutes plus tard M. le ministre de la Marine revenait de mer et un de ses officiers d'ordonnance nous affirmait qu'on n'avait pas encore trouvé l'emplacement exact du submersible perdu !

D'où ces contradictions, des inexactitudes dans les dépêches d'information et ces « histoires de filin » devenues presque légendaires parmi les journalistes ici présents.

Enfin cette fois, c'est sérieux !

Quand retirera-t-on le « Pluviôse » ?

La descente de cette nuit a permis dans une certaine mesure de repérer la situation à peu près exacte du « Pluviôse ».

Il est légèrement couché sur babord (gauche) l'éperon d'avant orienté vers l'est.

On n'a pas encore pu constater quelles sont ses avaries.

On ne pourra guère le faire que lorsqu'on le ramènera à la surface de l'eau.

Quand cela se fera-t-il ?

J'ai cherché à me renseigner à cet égard et j'avoue avoir rencontré presque partout un scepticisme accentué quant à la possibilité d'un renflouement très prochain.